

Literart

USA – Colombia



Courtes histoires / Cuentos cortos

José O. Alvarez, Ph.D.

Traducteur:

André Charland

Literart 2006

Está permitida la reproducción parcial de este libro previa autorización escrita del autor.

Est-ce qu'il est permit que je puisse faire une reproduction partielle de ce livre. Pouvez vous me donner l'autorisation d'écrite de cet auteur.

literatura@literart.com

Portada:

La Torre Eiffel, 1889

George Seurat

The Fine Arts Museums of San Francisco.

Primera edición, 2006

Courtes histoires

**Traducteur:
André Charland**

José O. Álvarez, le pédagogue écrivain

Adriana Herrera Tellez

José O. Álvarez, professeur d'espagnol pour les parlants de cette langue, n'ose pas se targuer « d'écrivain », si on entend par cette fonction quelqu'un qui construit un univers à la manière des Cervantes, Dante ou Borges. La pudeur l'oblige à dire qu'il est un pédagogue du mot, un professeur qui apprécie et fait apprécier la reconnaissance de l'existence de Quevedo; un apprenti de la manière en laquelle les enfants des hispanophones éduqués dans les pays de parlure anglaise emploient l'adjectif et le substantif,

et un homme incapable de dissimuler son étonnement en lequel chaque geste quotidien se définit comme un récit potentiel.

C'est objet courant en art de capter la vie avec sa poésie intrinsèque, sans les ruses du mot, parfois à l'ombre d'une émotion impossible à décrire: rien ne peut raconter l'exaltation qu'a produit une fois le combat pour la survie que déchaîne à nos pieds une armée de fourmis qui se ruent sur une miette de pain; aucun vers ne pourra communiquer l'infini plaisir avec lequel on scrute le ciel pour voir advenir l'impossible chorégraphie du cosmos sur soi.

Ses nouvelles brèves ressemblent aux récits du dix-neuvième siècle, écrits dans la tradition désincarnée d'un Émile Zola, ou comme des tableaux hyperréalistes où le cru et le grotesque font la fête. Son besoin de démystifier est si aigu que lorsqu'il se laisse emporter par une image exaltée, il la confronte aussitôt avec une autre, plus prosaïque. C'est sa façon de remplir avec chaque nouvelle le rôle du bouffon qui tourne en dérision la gravité de son époque et démasque de cette façon la grandiloquence et l'absurde.

« Je suis narrateur depuis la prime enfance », raconte-t-il –pour varier– quand il évoque les années dans cette région du Tequendama (Cundinamarca–Tolima) où son père, excédé de la

voracité et du paradoxe vide de la vie urbaine, chercha refuge. Grâce à la négation franciscaine paternelle de ne pas avoir de radio ni de téléviseur à la maison – « leurs émissions rabaisent au lieu d'élever », tranchait-il, les fils Álvarez fabriquaient leurs propres écrans, leurs scènes de théâtre en carton et pendant qu'Augustin peignait les scènes, José élaborait des scénarios sur la vie des passants.

Alors, le bonheur se mesurait à l'odeur des livres et des cahiers neufs: protégé par cet arôme il osait défier les territoires ennemis d'autres rapaces, pour arriver à la petite école. Enfant, il écrivait les lettres des paysans analphabètes, toujours avec la même introduction qui occupait la moitié de la page pour continuer avec: « Et suite à ce bref salut, je vais vous raconter ce qui suit.» Plus tard, diplômé d'anthropologie, il se consacre avec acharnement à la gestion culturelle et dut quitter le pays pour avoir dénoncé la corruption administrative. Il chante dans les bars de Miami, complète son cours de pédagogie et son doctorat en littérature et initie les autres au cheminement narratif de la vie quotidienne.

Sa vocation socratique amène les étudiants à exprimer leur oralité en nouvelles brèves qu'il rassemble en livres imprimés et virtuels sur le Web, et seulement plus tard, devant « l'inédition » rapportée par ses amis, il se consacre à la pressante tâche de

revoir la douzaine de carnets de notes écrites en parfaite calligraphie où il avait fait la preuve que l'existence est un enchaînement d'étonnements relatés (davantage que des récits étonnants.) Grâce aux cours de cet écrivain –qui ne pleure pas le jour de la mort de son père, mais qui pleure devant un vers qui frôle la beauté plusieurs élèves changeant de discipline, optent pour les cours de littérature.

En 2001, il publie *Cuentos de vida, muerte, y resurrección*, et il ressent encore le malaise de voir imprimées ces mêmes histoires écrites avec beaucoup de plaisir, avec cette formidable capacité de rire de lui-même et des autres, sans aucune prétention d'immortalité. La littérature, finalement, n'est qu'un reflet approximatif des tranches auxquelles peut nous faire apparaître une image inespérée qui surgit au coin de la rue ou au bout du soulier. « Je peux – confesse son alter ego– transformer en nouvelle toute chose si insignifiante soit-elle en autant que je réussis à percevoir le cosmos qui se referme secrètement. » Un jour, il écrira les noms inaudibles du silence.

La Soeur de Borinquen

Les écrivains ne voulaient pas séjourner dans le couvent habité par des fantômes. Ils avaient été invités à participer à la Foire Internationale du Livre de Puerto Rico et ils avaient tous décidé de dormir à l'hôtel de l'Université même s'ils avaient dû partager leur chambre.

Ce qui faisait mon affaire. Bien que personne n'ait osé jusqu'alors y passer la nuit, j'ai accepté de bon gré de demeurer dans ce vieux monastère qu'avait fait construire l'empereur Charles V en 1786, à l'endroit même où reposent les restes des soeurs carmélites.

On m'a remis quatre clés sampedrinas pour ouvrir les monumentales portes de bois renforcées de fer qui s'ouvraient sur la sacristie, cellule aménagée comme modeste chambre. Sur le coup de minuit, j'ai ressenti un frisson qui me cloua sur place, mort de peur, les cheveux raides sur la tête. Le maléfice d'un regard glacial congelait mon corps malgré l'insupportable poisse caribéenne qui m'obligeait à me coucher nu. Par les fentes d'une voûte, située à un niveau inférieur, sortait une vapeur céleste glacée.

Revenant à moi-même, suite à cette vision horrible, je me suis approché prudemment pour frapper la crypte qui s'écroula comme un jeu de cartes. Derrière se tenait une femme d'une immortelle beauté dont les yeux possédaient l'éclat de l'aurore.

– Merci de m'avoir libérée.

La peur qui s'était emparé de moi s'apaisa devant le charme exquis de cette voix à l'accent péninsulaire. Pour un instant, j'ai pensé que c'était une blague des organisateurs de la Foire Internationale du Livre qui voulaient mettre à l'épreuve ma capacité limitée d'étonnement. L'odeur de sainteté qui en émanait et les caresses qu'elle me dispensait pour faire revenir mes poils et mes cheveux hérissés à la normale me laissaient entrevoir un ciel inconnu.

Essayant de cacher ma honte, je m’habillai et lui offris un pantalon et une chemise pour remplacer sa robe au tissu moyenâgeux. Elle ne voulait ni souliers, ni baskets, ni sandales. La chaleur nous agressa de nouveau et la soif s’empara de mon corps qui avait cessé de trembler. Je lui ai proposé de sortir pour prendre une *Medalla* et elle accepta avec plaisir. Je me dirigeais vers la porte lorsqu’elle me prit la main pour me conduire par un passage secret qui menait vers la Rue des Soeurs que nous avons aussitôt empruntée. Par la crique du même nom, nous sommes montés jusqu’à la Rue Santo Cristo où était situé le bar Doña Maria près du Square des pigeons. Assis au bar, deux pigeons se becquetaient à qui mieux mieux. Près d’eux, deux femmes aux attributs exubérants parlaient de manière animée, buvaient de la bière et fumaient comme des chauves-souris. Au fond, on entendait le même air de Pablo Milanés répété à satiété. Une des filles le fredonnait pendant que l’autre essayait de la convaincre d’aller faire l’amour.

Ma compagne me regardait d’un air étonné et je lui répondis d’un haussement d’épaules comme quoi c’était chose normale.

–Allons, me dit-elle, secouant sa surprise – semble bien que les choses n’aient pas changé depuis quatre cent ans.

Ce que je ne parvenais pas à comprendre c'était pourquoi plusieurs touristes solitaires perdus dans la nuit sanjuanesque s'approchaient et me demandaient si la chaise qu'occupait ma compagne était libre. Personne ne la voyait, alors que moi je la voyais dans toute sa splendeur.

Celle qui était réticente à s'abandonner aux amours lesbiens, pour ne pas traumatiser sa fille de neuf ans, se rendit à la salle de bain. Sa copine me regarda d'un air provocant et me lança sur un ton agressif que j'étais un fou parce que je parlais tout seul.

J'ai fait l'innocent et je lui ai dit que j'aimais divaguer à voix haute quand je m'envoyais une paire de *Medalla* derrière la cravate. Je craignais que si je lui présente ma copine, elle la dévorerait tout rond.

—Je m'en suis rendu compte—dit la virago, avec l'intention de me faire peur—. C'est l'heure à laquelle les touristes seuls comme vous voient apparaître la Soeur de Borinquen qui fut emmurée vivante dans le couvent situé dans cette rue.

Ma compagne était mal à l'aise et fit un geste de la tête en direction de la porte.

–Laissez, je vous invite – ajouta la mégère, au moment de régler doña Maria–. Et Dieu fasse que vous rencontriez soeur Imelda.

L'éclat de rire alcoolique lancé par les clients du bar, célébrant sa retentissante malédiction, frappa les tympanes de ma compagne qui dû se couvrir les oreilles. Sur la Rue Santo Cristo, révélant un secret de polichinelle, elle me confirma qu'elle était soeur Imelda. Je lui ai dit que je l'avais su au moment de la voir pour la première fois enfermée dans la crypte du couvent.

Pendant que nous marchions sur San Sebastian, au milieu d'un nuage de marijuana qui s'échappait des bars avoisinants, gorgés de garçons et de jeunes filles qui montraient leurs nombrils au reste du monde, elle me raconta sa triste histoire, et comment sa beauté angélique avait été sa perte.

Soeur Imelda était la cousine de Charles V et elle s'était cloîtrée au Monastère de « El Abrojo », dans la lagune de Durero. L'empereur fit construire un palais et acheta toutes les terres avoisinantes pour les transformer en boisés. Il voulait être près de cette évasive aimée. Sachant qu'il voulait la marier, elle s'était enfuie vers le Nouveau Monde. Elle était consciente que les unions consanguines, fréquentes dans les monarchies de l'époque, concevaient des rejetons qui, à l'âge adulte, étaient

poursuivis par les fantômes de la folie, comme ceux qui avaient attaqué son arrière-grandmère Juana.

Bien qu'elle fût fille illégitime, son cousin Charles était fou d'elle. Sa beauté sulfureuse avait traversé les frontières et il n'y avait pas seulement son cousin qui voulait la posséder mais tous les héritiers détraqués des dynasties régnantes.

Dans ce Nouveau Monde, elle se réfugia dans le couvent des soeurs chauves pour essayer de cacher cette beauté qui éclipsait tout.

L'Inquisiteur créole, un frère dominicain dont on voyait d'abord le ventre, s'énamoura éperdument d'elle. Du côté du Passage des Religieuses, il y avait un tunnel secret dont lui seul connaissait et par lequel il s'introduisait pour se réjouir avec quelques cloîtres.

Une nuit, il fit irruption dans sa cellule et voulut la violer, mais soeur Imelda gigota, gesticula et cria comme une possédée. Les autres religieuses accoururent et trouvèrent le moine maudit qui criait lui aussi. À l'aide des kyrielles mémorisées tirées du manuel inquisitorial *Malleus Maleficarum*, il exorcisait la belle novice.

Le dominicain qui, dans la rue étirait avec dédain son bras pour qu'on baise son énorme bague qu'il enlevait ensuite avec dégoût pour le conserver dans l'alcool, lui fit un procès. Comme s'affirmait plus la loyauté aveugle que les ordres cloîtrés tenaient envers l'autorité, ils finirent par accepter le châtement imposé par l'Inquisiteur pour laver ses grosses mains potelées. Soeur Imelda fut emmurée vivante dans la crypte où il l'avait trouvée.

C'est pour cela qu'elle était contente de marcher avec moi, lentement, serrée contre moi, pendant que la lune projetait une seule ombre qui faisait japper les chiens. Sa belle chevelure, soulevée par la brise, se perdait dans la nuit de San Juan.

Le retentissant hurlement d'un énorme transatlantique accéléra le pas d'une quantité de touristes qui se dirigeaient vers le quai pour s'embarquer vers d'autres destinations. Sœur Imelda m'entraîna jusqu'à la jetée parce qu'elle sentit l'appel de son pays. Je courais, elle volait.

Dans le port, la Soeur de Borinquen entra dans l'énorme édifice sans que personne ne s'en aperçoive. J'ai essayé de la suivre, mais les gardes de sécurité m'empêchèrent de monter à bord du bateau de croisière qui partait pour l'Espagne. Disposé à ne pas la perdre, j'ai insisté comme un enragé.

Ils m'ont attaché les mains pour ensuite m'enterrer dans cette crypte.

Don du Pigeon

En apprenant que j'allais rester à dormir dans le vieux couvent de la Rue du Saint Christ, un frisson parcourut le corps de Ruth Hinestroza. Ruth croit passionnément à la Très Sainte Trinité comme à la théosophie du Nouvel Âge.

Bien que ces littératures fantastiques me fassent sourire, le fait de ne voir aucune différence entre elles m'avait conféré un sixième sens que les croyants comme les non croyants ignorent de par leur aveugle intolérance. J'arrivais à détecter son excitation, et son blond duvet essayait de sortir de sa peau brûlée par la brise

caribéenne. Les deux oeufs frits jaillissant de ses pupilles me défiaient de croire en moi-même.

—Je te vois comme un auteur consacré, — me dit-elle sur un ton complice pour ne pas éveiller la jalousie chez les autres auteurs qui participaient avec moi à la Foire du Livre de Puerto Rico, et qui avaient refusé de passer la nuit là-bas par crainte des fantômes.

Bien qu'épuisé par la tournée des kiosques et d'avoir tant parlé avec Ylonka Nacidit, l'hyperactive poète dominicaine, le rêve souhaité refusait d'apparaître. Avec une crainte sacro-païenne, je me suis mis à parcourir le vaste couvent. Tout était noir et fermé comme la nuit de San Juan.

J'ai essayé les célestes petites clés qu'on m'avait remises pour ouvrir les énormes portes et la porte de la cellule dans laquelle j'allais passer la nuit. Tout fut inutile. La porte de la chapelle, au contraire, s'ouvrit dès que j'introduisis une des clés dans la serrure. J'ai pensé que le vent froid qui venait de la grande cour m'avait aidé à les ouvrir. J'ai crû un long moment que quelqu'un de l'intérieur les avait ouvertes pour moi.

Si l'obscurité du dehors me faisait marcher à tâtons, celle de l'intérieur était absolue. Comme un aveugle, je me suis aventuré

jusqu'à ce qu'une lumière bleue qui se détachait du sommet de la voûte assaille mes pupilles.

Depuis mes cataractes, j'ai vu comment s'unissaient en un le Père, le Fils, et une belle Vierge qui surplombait l'autel. La blancheur céleste de l'oiseau contenant ces trois figures illuminait complètement la chapelle d'un plein jour au beau milieu de la nuit.

Ébloui, j'ai fermé les yeux, joint les mains et me suis rappelé la dévote sentence de Ruth : « même si tu ne crois pas en Dieu, entre dans la chapelle et prie. » Cette sentence possédait un quelconque pouvoir parce que j'ai commencé à prier. Je me suis rappelé qu'enfant, je m'élevais à la divine essence quand le prêtre levait l'hostie durant la consécration. Les mystiques parlent de la divine transsubstantiation et les amants de la mort orgasmique.

Ces choses ne valent en rien la béatitude et la délectation du plaisir douloureux qui irradie tous mes sens. Des larmes de joie m'inondaient parce que, possiblement pour la première et dernière fois, je sentais avec effroi que me pénétrait l'énigme de tout le monde créé.

Ma prière résonna dans les oreilles des trois figures transformées en colombe. J'ai crû qu'une langue de feu apostolique se précipitait depuis les hauteurs pour m'oindre.

D'abord par résignation, ensuite par dégoût, j'ai reçu sur ma tête la fétide explosion de ce don aqueux qui tonnait comme une étoile éteinte.

Je peux voir avec frayeur que la consécration annoncée par Ruth s'approchait à toute vitesse. Oint par la grâce *midasienne* de transformer en récit toute chose si insignifiante soit-elle, en elles, à grand-peine, je perçois leur totalité cosmique.

Exhibitionniste frustré

Disposé à vivre de la nouvelle, j'ai voulu profiter de la visite du Pape pour placer mon livre sur la liste des bestsellers.

Je fus réveillé par la foule délirante qui s'était attroupée dans la rue et qui fredonnait la chanson « Ami » de Roberto Carlos. J'ai dissimulé mon livre dans un sac de plastique que j'avais enveloppé dans un drap et me suis dirigé vers la porte. À peine dehors, la foule m'absorba, et pour ne pas échapper le livre, j'eus un mal fou à tenir en place les draps qui couvraient ma nudité. J'ai saisi un des cuirs de brebis qui ornaient la rue où passerait le Pasteur oecuménique pour me fabriquer un pagne et d'éviter

l'abomination de passer pour un exhibitionniste. Un chien flaira le cuir et d'un coup de dent l'arracha. Craignant que le chien attaque mes parties honteuses, j'ai laissé tomber le drap qui fut aussitôt ramassé par un groupe de marcheurs qui le hissèrent comme un drapeau de la paix. La multitude me pointa du doigt, prête à me tirer la première pierre. Les imposants chefs militaires qui défilaient m'évitèrent le lynchage. Le commandant me regarda d'un air lascif. Mon sourire craintif m'autorisa de lui demander qu'il m'amène devant le Pape pour lui remettre l'offrande avec laquelle je me couvrais. Aussitôt, quatre limiers aux verres fumés, m'ont soulevé et m'ont emmené dans une maison de campagne pleine de vagabonds, fous et terroristes suspects.

Ils m'ont enlevé le livre de nouvelles que je tenais fermement dans mes mains pour le remettre à sa Sainteté.

On essaya de m'arracher la barbe, croyant qu'elle était fausse, et le lavement qu'on me fit me laissa totalement luxé. Ils avaient découvert une arme mortelle dans le gros intestin d'un des détenus, laquelle s'activa avant le temps.

Le corps du suicidé vola en atomes. Les brigadiers de la propreté ramassèrent à la hâte les restes répandus près du pavillon où on allait célébrer la messe solennelle.

–De quoi faire mourir sa sainteté... –disaient les voix grotesques des chiens savants.

Faisant non de la tête et terrorisé, je persistais à raconter que je voulais seulement remettre au Saint Père mon recueil de nouvelles « Histoires de vie, de mort et de résurrection. »

–Un exhibitionniste ! –disait la femme qui me caressait les testicules. J’ai reconnu sa voix féminine parce qu’elle me susurrait à l’oreille des obscénités pendant qu’elle essayait de m’arracher une confession et une délation de choses qui n’étaient jamais passées par ma pacifique tête.

J’ai dû me résigner à l’anonymat. Une chose étant les rêves, aussi macabres soient-ils, et autre chose la dure réalité. Au milieu d’un pèlerinage délirant qui me faisait songer à la consécration, dans sa cage de verre, Jean Paul II parlait en plusieurs langues sur la vie, la mort, et la résurrection.

Anges de Slovaquie

La nuit dernière, pendant que je dormais, un ange slovaque tomba du ciel. Je crois que je me suis réveillé pour continuer de rêver qu'une blonde aux yeux bleus était entrée dans mon rêve, J'ai dû me pincer pour vérifier que ce n'était pas une de mes fréquentes fugues oniriques.

Un doux baiser me réveilla et je croyais retrouver le paradis perdu. Ce bel ange me susurra une phrase mélodieuse dans une langue qui m'était étrangère. Ses paroles étaient si célestes que je les ai enregistrées dans mon coeur :

Ja prichadzam z neba pocitit – tvoj zivot (je suis venue remplir le vide de ta vie.)

Un arôme de fleurs fraîches assaillit mon flair de limier.

J'ai parcouru de mes lèvres le pétale de sa peau et j'ai bu la rosée de son aube. Ses poils hérissés ressemblaient à des épis de blé prêts pour la récolte. Dans la fontaine de sa vie, je me suis attardé à boire la Voie Lactée jusqu'à ce que ses gémissements progressifs la fassent se convulsionner.

Les fleurs au printemps sont là pour être admirées, humées, savourées et caressées; non pour être abîmées.

Bien que mon animal éveillé veuille imposer ses instincts, j'ai interposé ma condition d'ascète. Je suis resté à la contempler pendant qu'Annette entrait tendrement dans les labyrinthes du sommeil avec un sourire angélique. Ma rêverie de la voir si radieuse me fit entrer dans son rêve pour découvrir qu'elle était à Bratislava, partageant avec son amie Liane l'expérience qu'elle venait de vivre.

Ayant comme décor le Danube et un ravin qui menait aux Carpates, je devins brisé pour refaire le parcours des belles contrées de Liane, accompagné d'Annette. Quand ses

pleurnicheries se mêlèrent au bleu du ciel et au vent qui venait de la montagne, j'ai laissé débordé mon fleuve.

L. C Vila m'a déjà dit que l'amour idéal est triangulaire. Selon la théorie de Vila, l'homme n'a pas la capacité de satisfaire les femmes. L'expérience avec Annette et Liane le confirmait.

Le léger battement d'ailes d'un papillon et l'odeur de fruits confis me réveilla. Je me suis retrouvé face à Annette qui sortait de la douche. Douces fragrances que l'on respire sur les rives du Vah, de l'Orave, de L'Hornad, du Slana et du Danube, émanaient de son corps. Elle tapait fébrilement sur le clavier de l'ordinateur. J'ai doucement caressé l'or de ses cheveux pendant que j'essayais de déchiffrer ce qui était écrit sur l'écran.

Elle clavardait en slovaque depuis Tallahassee avec son amie Liane qui se trouvait à Bratislava. Liane demandait, en majuscules, qu'elle aussi voulait immortaliser son printemps dans les mots de cet écrivain automnal qui faisait la tournée des universités du Nord de la Floride faisant la promotion de son livre « Nouvelles de vie, mort et résurrection. »

Constellation Oedipienne

En venant dans ce monde aidé par une sage-femme experte en sorcelleries de toutes sortes, j'ai poussé un cri d'horreur qui fit lever de sa chaise mon père qui attendait impatiemment l'arrivée de sa progéniture.

Enveloppé dans un nuage de sang, je regrettais le ciel tout juste perdu. Ma colère se calma au contact du sein de la mère qui, puisant des forces d'on ne sait où, demanda qu'on lui donna tel quel : violet, glissant, visqueux.

Chaque fois qu'on le séparait d'elle, sa furie revenait. Un cordon invisible, qu'il n'avait pas coupé avec la prégénitalité kleinienne,

l'unissait puissamment à cette jeune mère, trop enfant pour comprendre ces choses-là. Dès ce jour, cette douce femme ignora l'homme qui lui avait fait ces choses insatiables qui avait mené à l'arrivée de son joli garçon. Elle ferma complètement toute possibilité d'être tâchée de nouveau.

Le père, qui s'attendait à une petite fille, se remplit d'une jalousie supérieure à celle d'Othello et voulut le faire tuer. Il Canadianisme signifiant celui qui pianote, qui joue mal 1 du piano voulait éviter que les rêves récurrents, transformés en cauchemar, s'accomplissent. Superstitieux comme il était, il dépensa une énorme fortune en visitant un *pianoteux*¹ qui se proclamait à la télé aussi bon que Liberace. Une sorcière lui avait prédit que le rejeton premier-né le remplacera après l'avoir assassiné et que son empire bâti à bout de bras ferait banqueroute.

Les tueurs contractés pour faire le travail l'emmenèrent dans une agence d'adoption qui non seulement trafiquait le matériel vivant mais aussi les organes des personnes disparues.

Yeux, reins, foies, jambes, bras, etc., trouvaient leur prix dans ce marché mondialisé, mais les bébés donnés en adoption valaient plus ce qu'offrait le père jaloux.

Un couple étranger, qui avait tout essayé pour avoir un bébé, offrit le montant le plus élevé en passant par eBaby.com, compagnie spécialisée dans les enchères cybernétiques. Ils ne savaient pas que cette compagnie était sous enquête parce que plusieurs de ses usagers, prêts au démembrement, utilisaient ses services.

—Il est préférable de faire la belle vie avec un oeil, une jambe, et un pied, que de vivre sur le gril avec un corps complet, —disait le borgne, le manchot, le boiteux, qui avaient adjugé leurs membres respectifs. Ces commentaires faisaient le délice des revues à potins des puissants.

Aidé de ses prothèses, il avait acquis l'élégance anglaise qui lui ouvrit les portes soudoyées des clubs d'aristocrates, fort du fait d'être un nouveau millionnaire.

Le bébé grandit au milieu des câlins. Les parents cessèrent de se jeter la faute de leur stérilité. Au diable les méthodes d'insémination artificielle, l'insémination de semence interposée, fécondation *in vitro*, et injection intracytoplasmique de sperme. Tous les efforts vains du passé étaient maintenant concentrés à gâter l'enfant. Du réveil au coucher, l'enfant imposait ses visées. Sur cette terre de liberté et des hommes braves, le gosse grandit, prisonnier de ses caprices : je ne veux pas ces céréales—là, mais

les autres ; c'est meilleur au *Burger King*, non c'est mieux au *MacDonald's* ; non, *Taco Bell*.

Faisant tout ce qu'il avait envie, il arriva à la puberté. Incapable de supporter cet amas de besoins, les parents décidèrent de retourner dans leurs pays d'origine où les exigences auxquelles doivent répondre la majorité de ses habitants forment des gens impliqués, sensés, travailleurs, disposés à surmonter toute adversité.

Dans la froide capitale des hauts plateaux, il se consacra à la tâche de connaître les affres du plaisir païen.

Il aboutit dans un bar de la Zona Rosa où se réunissaient les trentenaires pour distiller l'ennui que leur conférait la vie facile, Ce fut le coup de foudre. Il tomba sous le charme du svelte corps d'une belle femme qui conservait intact la fraîcheur et les mensurations qui avaient rendu fou son mari 18 ans plus tôt.

Elle ressentit la même chose. Le désir platonique et hégélien qui s'était éteint en perdant son fils semblait renaître dans ses entrailles. Elle revoyait les profonds yeux noirs de séminariste de son cousin Orlando, surnommé « le furieux », qui l'avait envoûtée quand elle était sur le point d'éclorre comme femme. Pour éviter l'inceste, qui produisait des enfants avec des queux

de cochon dans sa famille endogame, on la sépara brutalement de son cousin et on la maria à un inconnu.

Dans le corridor menant aux toilettes, il l’embrassa avec ardeur.

–Allons quelque part où nous serons seuls– lui dit–il.

D’Inassouvies caresses parcouraient le cou de la trentenaire. Il sentait exploser une constellation de désirs enterrés et ressuscités dans toute sa splendeur.

Ils ne voyaient pas la Mercedes noire, SEL 560, blindée, aux glaces teintées, qui leur filait le train pendant qu’ils se dirigeaient vers un motel de la périphérie.

En arrivant au lubrique établissement, un homme âgé, gros, à moitié chauve, leur coupa le chemin et pointa son revolver. Habitué aux jeux de *Sega*, *Nintendo*, *Super Nintendo*, *Play Station I*, *Play Station II*, *Xbox*, il sortit son pistolet que ses parents lui avaient emballé « au cas où les mouches. » Une balle à bout portant traversa le coeur de l’énergumène qui les menaçait.

Merci, mon chéri–, lui dit la femme, –tu m’as libéré d’un cochon–.

Il attendit qu'elle dépose quelques fleurs qu'elle arracha d'un myrte décoratif pour boucher le trou qu'avait laissé la balle. En arrêtant l'hémorragie de sang noir qui giclait comme une source, d'un clin d'oeil brillant comme une étincelle, elle lui saisit la main et ils entrèrent au motel.

Schérazade

Luis Miranda me suggéra de lire quelques nouvelles de mon recueil «Histoires de vie, mort et résurrection» à la librairie *Fifteenth Street Books* de Coral Gables, question de ramasser quelques pesos pour ne pas être étranglé par le sultan de la vie.

En cette transformation exécutive, se couper du lien qui l'apparentait au général Miranda a été un des premiers pas décidés comme celui de lancer dans le monde des bestsellers les oeuvres de ceux qui composaient la diaspora.

L'autre, cette anthologie de nouvelles qui a failli ne pas voir le jour. Le suivant, présenter le groupe dans les foires internationales de Frankfurt, Guadalajara et Miami.

À huit heures du soir, le local était déjà bondé d'amis disposés à collaborer au projet. Au début du lancement, se présenta une horde de personnages tout droit sortis des Mille et Une Nuits. Ils prenaient place à la table que l'arabesque Gladys avait garnie d'amuse-gueule, raisins, noix, vins. Tous ces délices, dans les exclusifs 50, 000 courriels que Luis avait envié par l'entremise de *Librusa*, apparaissaient sous le vocable sophistiqué de *hors d'oeuvre*.

La lecture des récits prétendait éveiller l'intérêt du public pour qu'il achète le livre. Au moment où je pensais que l'heure était venue de terminer la session, au moment précis du climax, un bruit de cymbales fit trembler les hors d'oeuvres. Se lissant la barbe, le regard pénétrant, les étranges personnages exigèrent que je continuasse la lecture.

La nuit précédente, j'avais eu un vague pressentiment. Une lune arabe flottait dans l'infini bleu pascalien. J'ai vu sa splendeur depuis ma bicyclette que j'avais montée, question d'arrêter la croissance de mon ventre. J'ai senti que l'esprit de Schéhérazade m'envahissait. Dans le léger bruit que le vent produisait sur les

eaux du lac, j'ai réussi à distinguer, en murmure, sa promesse de m'accompagner la nuit suivante à la présentation de mon livre.

Une semaine plus tôt, j'avais eu une autre prémonition le jour que Fernando Piraquive, coordinateur de Cuenteros.om me rendit visite pour me donner quelques clés pour « positionner » (il insistait sur ce verbe) mes nouvelles dans le cyberspace.

Quand il m'aperçut en train de lire la nouvelle «Voces sin voz», un soudain frisson s'empara de moi et je suis demeuré sans voix. C'était comme si le maléfice de la prêtresse de l'amour, fameuse présentatrice d'écrivains sur le point de percer qui ne lui font pas ombrage ou de consacrés qui la catapultent, rôdait dans la réunion, contredisant sa promesse radicale de ne pas mettre ses petits pieds dans aucun événement où était présent le cacique de Bolombolo. J'ai dû recourir à l'aide du cacique qui, de sa voix impostada et sa pose d'acteur calquée de Victor Mallarino depuis l'âge de trois ans, continua de lire les récits jusqu'à ce que je puisse récupérer. L'infusion que me prépara Rita, la Péruvienne, qui accablait les personnes présentes avec ses attentions soignées me permit de retrouver miraculeusement la voix.

Quand le premier rayon de l'aube se brisa sur la fenêtre, les visiteurs se regardèrent avec étonnement. Ils sortirent en masse dans la rue où les attendaient une filée de limousines noires dans lesquelles ils montèrent au vol avant que le matin ne les

surprenne. Nous sommes sortis pour les voir s'éloigner par l'Avenue Aragon, en direction de l'est.

En voulant entrer de nouveau dans la librairie, nous l'avons trouvée fermée. Quelqu'un, encore fasciné par la nuit arabe, se mit à crier : ouvre-toi Fifteenth Street ! Cette phrase fut la clé qui nous permit d'entrer de nouveau dans la librairie.

Stupéfaits, les mandibules déboîtées comme ceux d'un plouc de village, nous la vîmes se transformer en grotte d'Ali Baba, remplie de trésors et de glaïeuls, avec de beaux livres à feuilles d'or.

Fidèle au chemin tracé, et laissant la surprise de côté, Luis précisa aux personnes présentes que mon livre était en vente. Occupés à acquérir des trésors à prix de babioles, personne ne voulut l'acheter parce qu'ils l'avaient déjà lu de la bouche de Schéhérazade.

Entêtement Divin

Quand Dieu se prépara à créer l'univers, d'autres dieux abouliques, repus de gloire, lui dirent tout en ajustant leur panse d'oublier ça parce que lui suffisait le verbe absolu jalousement conservé dans le dictionnaire secret.

Dieu se rappela que ces paroles avaient retardé son projet longuement ruminé dans ses éternels instants d'oisiveté.

Faisant la sourde oreille aux sottises des fainéants, il retint son souffle pour ensuite le relâcher dans un cri infini au chaos qu'il avait déclenché : Que la lumière soit !

Et une lumière lugubre couvrit le cosmos.

Comme les vieux dieux dédaigneux l'abandonnèrent à son sort, pour palier sa solitude, il fit une copie de lui-même utilisant une poudre énamourée. À cette créature, il accorda un boni spécial : une imitation du verbe sacré que postule l'univers.

Maintenant ce golem, en cette logorrhée inépuisable qui se répand à gauche et à droite, il se croit Dieu tout-puissant et souverain.

Je Suis Un qui l'ai laissé à la dérive. Parfois, à grandpeine, je feuillette ses navets.

Elsoytú

Une nouvelle Venise s'ouvre devant mes yeux. Le ciel se projette dans ces eaux limpides dont les habitants prennent un soin jaloux. Malgré le fait d'être un étranger dans cette contrée, je m'étais aventuré dans les coins les plus retirés quoique toujours sur mes gardes quant à la possibilité d'une attaque à main armée à chaque coin de rue. Je n'avais rien d'autre que ce que portais sur moi et je ne savais pas où j'allais passer la nuit.

Quelques adolescents sur mon chemin ne firent aucun cas de moi et continuèrent avec leur pas de danse et leur musique quand je me suis approché. L'un deux me demanda si j'étais un ami

d'Elsoytú. Ce nom me disait quelque chose mais pas la personne. J'ai répondu oui, présumant qu'il s'agissait de quelqu'un d'important dans le secteur.

Il nous a demandé de vous recevoir –dit l'un des adolescents tout en laissant sa guitare de côté. Il se leva et me donna la main avec fermeté et une chaleur émanait de ses yeux hospitaliers. Ensuite, le jeune homme et une jolie adolescente me prirent par le bras pour me conduire chez Elsoytú.

La ville était pleine de gymnases, parcs et scènes mobiles où petits et grands s'amusaient. La musique était comme l'ingrédient qui les entraînait dans la tranquillité, l'humeur égale, le repos mental, l'harmonie et le rythme. En des lieux secrets s'apposaient tous ces dons qui se manifestaient dans leurs gracieux mouvements de gazelle.

Cette *ataraxie* proposée par les Grecs questionnait mon apathie *zénonesque*.

Nous traversons la place du marché et les généreuses marchandes leur donnaient de la viande. Je me suis rappelé le film *Le Parrain* quand les bonnes gens cédaient le peu qu'ils avaient au « don. » Venant du monde de la réalité, j'imaginai Elsoytú en grand patron qui imposait son autorité à la pointe du pistolet.

L'amabilité des gens m'étonnait. Tous me saluaient avec affection. Comme Christophe Colomb, j'étais impressionné par la netteté de la ville et la propreté des gens. Ils avaient tous l'air d'enfants du Roi. Cette joie débordante m'inondait et un sourire se posa pour la première fois sur mon vieux visage renfrogné. Nous traversons la ville et nous arrivons au piémont d'une montagne. Au loin, on distinguait une grotte. Un homme aveugle comme Homère sortit pour nous recevoir. Son regard perdu vers l'horizon lui permettait d'observer qui se rapprochait ou s'éloignait.

—Je te présente le maître qui, par ses brèves récits, nous a enseigné à vivre en paix —dit le guide, manifestement ravi.

La fille le regarda avec cette extase qu'ont certaines jeunes filles pour les vieux sages.

—Je savais que tu viendrais —me dit-il tout en ouvrant les bras pour me saluer.

De la grotte, émanait une énergie qui se mêlait à celle du prophète. Sa grosse barbe et ses longs cheveux comme les milles couleurs de la neige offraient les caractéristiques d'un dieu prêt à ordonner le chaos de l'univers.

–Si cela t’inquiète de savoir où tu vas passer la nuit, tu peux rester ici le temps que tu veux –ajouta l’aveugle d’une voix douce.

–La clé du bonheur c’est de désirer peu et que ce peu soit de trop –me dit–il en voyant ma surprise de m’apercevoir qu’il n’avait rien qui l’enchaînait à ce monde. Mes lectures de jeunesse se concrétisaient en voyant que cette platonique manière de revenir à la simplicité originelle était celle qu’avait vainement postulée Diogène, Saint François, Saint Simon, Fourier, Tolstoï et Whitman.

Je suis resté auprès de lui pour aiguiser la pierre angulaire de la pensée platonique. Durant des siècles, on m’offrit la base pour diriger le cosmos.

Maintenant que je vois arriver par ce chemin cet écrivain qui cherche de toutes les façons à placer son livre sur la liste des best–sellers, je me rappelle le temps que j’avais hâte de faire de même. Cela me soulage parce que je sais qu’il vient pour me remplacer.

Quand mourut mon maître, les gens commencèrent à me traiter comme si j’étais Elsoytú. Je m’étais alors réveillé en prophète, avec une longue barbe et les cheveux couleur cendre semblable à celle de mon maître et de ceux qui nous ont précédés.

Cuentos cortos

José O. Alvarez

José O. Álvarez, el maestro escribano

Adriana Herrera

Octubre, 2002

José O. Álvarez, maestro de español para hablantes de esa lengua, no se atreve a llamarse “escritor”, si por ese oficio se entiende a quienes erigen universos a la manera de un Cervantes, un Dante o un Borges. El pudor lo obliga a decir que es un pedagogo de la palabra, un maestro que siente y hace sentir gratitud por la existencia de Quevedo; un aprendiz del modo en que los hijos de hispanos crecidos en tierras de habla inglesa usan el adjetivo y el sustantivo, y un hombre incapaz de ocultar su asombro por el modo en que cada acto cotidiano se arma como un relato en potencia.

Es veloz en el arte de capturar la vida con su poesía intrínseca, sin artilugios de palabra, pero a veces la alcanza con la sombra de una emoción que es intrascriptible: nada podrá contar la exaltación que le produjo alguna vez ver la batalla de supervivencia desatada a sus pies por un ejército de hormigas que se abalanzaron sobre una migaja de comida; ningún verso podrá comunicar el infinito gozo con que se tiende cara al cielo y ve acontecer la impasible coreografía del cosmos sobre sí.

Al tiempo, sus cuentos breves son como relatos del S.XIX, escritos bajo la tradición descarnada de un Emilio Zolá, o como cuadros con trazos hiperrealistas donde lo crudo y lo grotesco hacen su festín. Su necesidad de desmitificar es tan aguda que cuando se deja arrebatar por una imagen exaltadora, necesita cotejarla de inmediato con otra, lo más prosaica posible. Es su modo de cumplir con cada cuento el papel del bufón que torna humor lo grave de su época y desenmascara de esta forma la grandilocuencia y el absurdo.

“Desde niño soy narrador”, cuenta —por variar— cuando evoca los años en esa región del Tequendama (Cundinamarca– Tolima) a donde su padre, hastiado de la voracidad y el paradójico vacío de la vida urbana, se había ido a vivir en busca de un refugio.

Gracias a la negativa franciscana paterna de no tener televisor o radio en casa — “sus programas rebajan en lugar de elevar”, sentenciaba—, los niños Álvarez fabricaron sus propias pantallas, sus espectáculos en un teatro de cartón y mientras Agustín pintaba escenarios, José elaboraba libretos sobre la vida de la gente de la vereda.

Entonces, la felicidad se parecía al olor de libros y cuadernos nuevos: protegido por ese aroma se atrevía a desafiar los territorios enemigos de otros rapaces, con tal de llegar a la escuelita. De pequeño escribía las cartas de campesinos analfabetos, siempre con el mismo comienzo que ocupaba media página para continuar con: “Y después de este corto saludo paso a contarles lo siguiente”.

Más tarde, graduado de antropólogo, se dedicó con ahínco a la gestión cultural y terminó saliendo del país por denunciar la corrupción administrativa. Cantó en los bares de Miami, hizo sus estudios de maestría y doctorado en literatura e inició a otros en los senderos narrativos de la vida cotidiana. Su vocación socrática llevó a sus estudiantes a verter la oralidad en cuentos breves que durante cinco años recopiló en libros impresos y virtuales en la red, y sólo después, ante la “ineditud” señalada por sus amigos, se dio a la acuciosa tarea de revisar las docenas de libretas de apuntes escritas en perfecta caligrafía donde ha dejado

constancia de que la existencia es un encadenamiento de asombros relatados (más de que relatos asombrosos). Gracias a las clases de este literato —que no lloró el día de la muerte de su padre, pero sí lo hace ante las líneas de un verso que roce la belleza— muchos alumnos cambiaron de elección: optaron por la carrera de literatura.

En el 2001 publicó *Cuentos de vida, muerte, y resurrección*, y todavía no deja de sentir la incomodidad de ver impresas esas mismas historias que escribe con inmenso gozo, con la formidable capacidad de reírse de sí mismo y de los demás, sin ninguna pretensión de inmortalidad. La literatura, a fin de cuentas, no es sino un reflejo aproximado de los trances a los cuales puede arrojarnos una imagen inesperada que surge a la vuelta de la esquina o en la punta del zapato. «Puedo —confiesa un alter ego suyo— convertir en cuento cualquier cosa por insignificante que sea, ya que alcanzo a percibir el cosmos que secretamente encierra». Algún día escribirá los nombres inaudibles del silencio.

La monja de Borinquen

Los escritores no quisieron quedarse en el convento habitado por fantasmas. Habían sido invitados a participar en la Feria Internacional del Libro de Puerto Rico y todos optaron por dormir en el hotel de la universidad, aunque tuvieron que compartir el cuarto.

Lo que a ellos desanimó a mí me animó. Hasta ese momento nadie se había atrevido a pernoctar allí; sin embargo, acepté quedarme en ese antiquísimo monasterio mandado a construir por el emperador Carlos V en 1786, en el mismo lugar donde descansan los restos de las monjas carmelitas.

Cuatro llaves sampedrinas me dieron para abrir los monumentales portones de madera reforzados de hierro que se repiten como espejos desde la entrada hasta la sacristía, celda que ha sido adaptada como modesta habitación.

Al filo de la medianoche sentí un escalofrío que me dejó sentado, rígido de espanto, con los pelos puerco-espín. El hechizo de una mirada glacial congelaba mi cuerpo, a pesar del insoportable calor caribeño que me había hecho acostar desnudo. Por las rendijas de una bóveda, que quedaba en un nivel inferior, salía un vapor celeste de hielo.

Al medio volver en mí, de regreso de ese terrible espanto, cauteloso me acerqué a golpear la cripta que se vino abajo como un castillo de naipes. Al descubierto quedó una mujer de inmortal belleza cuyos ojos tenían el brillo de la madrugada.

—Gracias por liberarme.

El pavor que se había apoderado de mí amainó un poco ante el dulce encanto de esa voz con acento peninsular. Por un momento llegué a pensar que era una broma de los organizadores de la Feria Internacional del Libro que querían poner a prueba mi menguada capacidad de asombro. El olor a santidad que emanaba

y las caricias que me daba para regresar mis erizados vellos y cabellos a la normalidad, me hicieron ver un cielo desconocido.

Tratando de esconder mis vergüenzas me vestí y le ofrecí un pantalón y una camisa para que dejara ese pesado traje salido de telares medievales. Zapatos no quiso ponerse, ni tenis, ni sandalias. El calor volvió a atacarnos y la sed se apoderó de mi cuerpo que había dejado de temblar. Le propuse que saliéramos a tomarnos una Medalla y ella gustosa aceptó. Cuando me dirigía a la puerta, me tomó de la mano y me condujo por un pasadizo secreto que conecta con la Calle de las Monjas, por donde bajamos. Por la caleta del mismo nombre subimos hasta la Calle del Santo Cristo y nos metimos en el bar de Doña María, cerca del Parque de las palomas.

Sentados en la barra estaban dos zuritos dándose piquitos. Cerca de ellos, dos mujeres de exuberantes atributos hablaban animadamente mientras bebían cerveza y fumaban como murciélagos. Al fondo se escuchaba la misma tonada de Pablo Milanés repetida hasta la saciedad. Una de las chicas la tarareaba mientras la otra trataba de convencerla de ir a hacer el amor.

Mi compañera me miró con cara de interrogante y yo le contesté con alzada de hombros que ahora eso era lo normal.

–Anda –me dijo desbaratando el asombro–, pues parece que la cosa no ha cambiado en cuatrocientos años.

Lo que no lograba comprender era por qué muchos turistas solitarios que caminaban despistados por las noches sanjuaneras se acercaban y me preguntaban si la silla que ocupaba mi compañera estaba vacía. Nadie la veía, aunque a mí se me manifestara en todo su esplendor.

La chica reticente a claudicar a los amores lesbianos, para no crearle traumas a su hija de nueve años, se fue para el inodoro. Su compañera me miró desafiante y agresiva me dijo que yo era un loco porque hablaba solo.

Me hice el loco y le dije que tal vez divagaba en voz alta empujado por el efecto que las Medallas ejercían en mi cabeza. Sospeché que si le presentaba a mi compañera la devoraría en un santiamén.

–Me he dado cuenta de eso –dijo la machorra con la intención de meterme miedo–. Aquí a los turistas que andan solos como usted, a estas horas se les aparece la Monja de Borinquen que fue tapiada en los muros del convento que queda en esta calle.

Noté que mi compañera se puso incómoda y me dijo con la mandíbula, señalando la puerta, que nos fuéramos.

–Déjeme yo lo invito –me dijo la marimacho cuando quise pagarle a doña María–. Y ojalá que se encuentre con sor Elvira.

La alcohólica carcajada que los habitantes del bar lanzaron, celebrando su estentórea maldición, golpeó los oídos de mi compañera que se los cubrió con las manos. En la Calle del Santo Cristo, y como si descubriera un secreto a voces, me confirmó que ella era sor Elvira. Le dije que lo había presentado desde el momento en que la vi por primera vez encerrada en esa cripta del convento.

Mientras caminábamos por la calle de San Sebastián, en medio de una humareda de marihuana que salía de los bares aledaños colmados hasta el tope de jóvenes y jovencitas que mostraban su ombligo al mundo, me contó su triste historia y cómo su angelical belleza había sido su perdición.

Sor Elvira era prima de Carlos V y se había recluido en el Monasterio de «El Abrojo», en Laguna de Durero. El emperador mandó construir un palacio y compró todas las tierras aledañas para convertirlas en bosques reales. Quería estar cerca de esa amada esquiva. Huyó de él con destino al Nuevo Mundo al saber

que quería desposarla. Era consciente que las uniones consanguíneas, frecuentes en las monarquías de la época, procrearán retoños que en la edad madura eran perseguidos por los fantasmas de la locura, como los que atacaron a su bisabuela Juana.

Aunque no era hija legítima, su primo Carlos estaba enloquecido por ella. Su ardiente belleza trascendió las fronteras y no sólo era su primo el que anhelaba poseerla sino casi todos los desquiciados herederos de las dinastías reinantes.

En el Nuevo Mundo se metió en el convento de las hermanas descalzas tratando de ocultar esa belleza que lo eclipsaba todo.

El Inquisidor criollo, un hermano dominico cuya panza asomaba primero por las esquinas, se enamoró perdidamente de ella. Por el pasadizo secreto que sólo él conocía se colaba para refocilarse con algunas enclaustradas.

Una noche se le apareció en su celda y quiso violarla, pero sor Elvira pataleó, manoteó y gritó como endemoniada. Las otras monjas corrieron a su celda y encontraron al monje maldito también gritando. Con las memorizadas retahílas sacadas del manual inquisitorial *Malleus Maleficarum*, exorcizaba a la hermosa novicia.

El dominico, que por las calles estiraba con desdén su brazo para que le besaran su enorme anillo que luego se quitaba con asco para meterlo en alcohol, le hizo un juicio. Pesó más la ciega lealtad que las órdenes cerradas tienen hacia las autoridades y terminaron por aceptar el castigo que propuso el Inquisidor para lavarse sus mofletudas manos.

Sor Elvira fue tapiada en vida en la cripta donde yo la había encontrado. Por eso agradecida caminaba a mi lado, lentamente, contra mí ceñida toda, mientras la luna proyectaba una sola sombra larga a la que los perros le ladraban. Su hermosa cabellera, levantada por la brisa, se confundía con la noche de San Juan.

El estrepitoso bramido de la sirena de un transatlántico apresuró el paso de innumerables turistas que se dirigían hacia el muelle para embarcarse hacia otros rumbos. Sor Elvira me arrastró hasta el malecón porque sintió el llamado de su tierra. Yo corría, ella volaba.

En el puerto, la Monja de Borinquen entró al enorme edificio flotante sin que nadie la detectara. Traté de seguirla pero los guardias de seguridad me impidieron el ingreso al crucero que iba para España. Dispuesto a no perderla, insistí como un poseso.

Me maniataron y me enterraron en esta cripta.

El don de la paloma

Al enterarse Ruth Hinestroza que iba a quedarme a dormir en el viejo convento de la Calle del Santo Cristo, un escalofrío recorrió su cuerpo. Ruth cree apasionadamente en la Santísima Trinidad como en la teosofía de la nueva era.

Aunque esas literaturas fantásticas me despiertan una sonrisa condescendiente, posiblemente el hecho de admirarlas a todas por igual me pertrecha de un sexto sentido que los creyentes y no creyentes ignoran por su obcecada intolerancia. Por eso alcancé a detectar su excitación y sus vellos rubios queriéndose salir de su

piel tostada por las brisas caribeñas. Los dos huevos fritos brotando de sus pupilas me conminaron a creer en mí mismo.

–Te veo como un autor consagrado, –me dijo en tono conspirativo para no levantar los celos de los otros autores que participaban conmigo en la Feria Internacional del Libro de Puerto Rico y que habían rehusado quedarse allí por temor al fantasma de la monja de Borinquen.

A pesar de estar cansado de dar vueltas por las casetas libreras y de tanto hablar carreta con Ylonka Nacidit, la hiperactiva poeta dominicana, el anhelado sueño se rehusaba a aparecer. Con un temor sacro pagano me puse a recorrer el enorme convento. Todo estaba cerrado y oscuro como la noche de San Juan. Traté de probar los celestiales llavines que me habían dado para abrir los enormes portones y la puerta de la celda en que iba a pasar la noche. Todo fue inútil.

La puerta de la capilla, por el contrario, se abrió con el solo intento de probar una de las llaves en su cerradura. Creí que el viento helado, que en ese momento llegó del inmenso patio, era el que me había hecho el favor de abrirlas. Por un instante prolongado dudé si alguien en el interior las había abierto para mí.

Si la oscuridad de afuera me hacía caminar a tientas, la de adentro era absoluta. Como ciego me introduje hasta que una luz azul que se desprendía de la cima de la cúpula asaltó mis pupilas. Desde mis cataratas vi cómo se confundían en uno el Padre, el Hijo y una hermosa Virgen que se levantaba hierática desde el altar. La blancura celestial del ave conteniendo esas tres figuras, iluminó completamente la capilla cual mediodía en plena medianoche.

Deslumbrado cerré mis ojos, junté mis manos y recordé la devota frase de Ruth: «Aunque no creas en Dios, entra a la capilla y reza». Algún poder tenía esa frase porque comencé a rezar. Recordé que de niño me elevaba a la divina esencia cuando el sacerdote levantaba la hostia durante la consagración. Los místicos hablan de la divina transverberación y los amantes de la orgásmica muerte. Esas cosas no igualan en lo más ínfimo la beatitud y la delectación del doloroso placer que irradió todos mis sentidos. Arrobadadas lágrimas me inundaron porque, posiblemente por primera y última vez sentí con pavor que penetraba el enigma de todo lo creado. Mi oración resonó en los oídos de las tres figuras convertidas en paloma. Creí que una apostólica lengua de fuego se precipitaba desde las alturas para ungirme. Con resignación primero y con asco después, recibí sobre mi cabeza la fétida explosión de ese don acuoso que retumbó como una estrella apagada.

Ungido con la midasiana gracia de convertir en literatura cualquier cosa por insignificante que sea, veo con cierto malestar que la visión epifánica de Ruth vislumbra la posibilidad de vivir del cuento.

Exhibicionista

Dispuesto a vivir del cuento, quise aprovechar la oportunidad de la visita del Papa para posicionar (verbo de Piraquive) mi libro en la lista de los bestsellers.

Me despertó la multitud delirante que se agolpaba en la calle cantando la canción “Amigo” de Roberto Carlos.

Mientras metía mi libro en un plástico, envuelto en una sábana me asomé a la puerta pero la muchedumbre me absorbió. Por no dejar escapar el libro, no sabía cómo mantener firme esas sábanas que cubrían mi desnudez. Decidí coger uno de los cueros de

oveja que adornaban la calle por donde pasaría el ecuménico Pastor para armarme un taparrabos y evitar la abominación de que me trataran de exhibicionista.

Un perro olfateó el cuero y de un tarascazo se lo llevó en los colmillos. Ante el temor de que el perro también se llevara mis gónadas dejé caer la sábana. Un grupo de marchistas la izó como bandera para pregonar la paz de sus cantos y consignas. Al verme desnudo unas beatas vestidas de negro gritaron a través de sus manos que cubrían sus marchitos rostros. La multitud me señaló con la intención de lanzar la primera piedra.

Los imponentes mandos militares que desfilaban evitaron el linchamiento. Un comandante, cuya exagerada marcialidad no alcanzaba a ocultar cierto aire femenino, me miró de reojo con la lascivia encendida. Mi temerosa sonrisa me permitió sugerirle que me llevara ante el Papa para entregarle la ofrenda con que me tapaba. Inmediatamente, cuatro perros de gafas oscuras me levantaron en vilo y me llevaron a una tienda de campaña repleta de vagabundos, locos y sospechosos de ser terroristas.

Me quitaron el libro de cuentos que había mantenido firme en mis manos protegido por la bolsa plástica para entregarlo a su Santidad. En su lugar plantaron una pistola para justificar la detención y la tortura. Casi me arrancaron la barba creyendo que

era postiza y el torcido enema que hicieron por mi recto me dejó descoyuntado. Habían descubierto un arma letal en el intestino grueso de uno de los detenidos la cual se activó antes de tiempo. En átomos volando quedó el cuerpo del suicida. Brigadas de limpieza recogieron afanosamente los desperdicios regados cerca del templete donde el Papa iba a celebrar la misa solemne.

—Conque a darle muerte a su Santidad... —decían voces grotescas de perros amaestrados en la tortura.

Negando con la cabeza y aterrorizado insistía en que sólo quería entregar al Santo Padre mi libro “Cuentos de vida, muerte y resurrección”.

—¡Un exhibicionista! —dijo la mujer que me acariciaba los testículos. Reconocí su femenina voz porque me susurraba al oído obscenidades mientras trataba de arrancarme una confesión y una delación de cosas que jamás habían pasado por mi pacífica cabeza.

Los gemidos que escuchaba en ese cuartel me trajeron a la memoria la ola de suicidios y accidentes que registraban los diarios. Un compañero de celda me dijo, sotto voce, que ya no quedaban pensadores sino consumidores. Los primeros progresivamente terminaban volcados en una carretera, volando

en pedazos en aviones que se precipitaban al suelo, ahogados en alta mar, o desaparecidos. Las exhaustivas investigaciones de esas muertes misteriosas quedaban exhaustas en el misterio.

Para evitar que esa racha de mala suerte me tocara, opté por conformarme con el anonimato. Una cosa era los sueños de grandeza y otra la cruda realidad.

Desde una cabina de cristal a prueba de balas y en medio de una romería delirante, la voz del Papa se escuchaba a través de todos los medios de comunicación. Un atisbo de esperanza me asaltó al creer que le habían hecho llegar el libro, pues arrobado escuché que en múltiples idiomas hablaba sobre la vida, la muerte y la resurrección.

Angeles de Eslovaquia

Anoche mientras dormía un ángel de Eslovaquia cayó del cielo. Creí que despertaba para seguir soñando que una rubia de ojos azules se metía en mi sueño. Tuve que pellizcarme para comprobar que no era uno de mis escapes oníricos.

Un suave beso me despertó y creí recuperar el paraíso perdido. El hermoso ángel me susurraba una frase melodiosa en un idioma extraño para mí. Eran tan celestiales sus palabras que las grabé en mi corazón:

Ja prichadzam z neba pocítit – tvoj zivot (He venido a llenar el vacío de tu vida).

El aroma de flores frescas asaltó mi olfato de perro. Con mis labios recorrí el pétalo de su piel y bebí el rocío de su mañana. Sus vellos erizados parecían espigas de trigo listos para la vendimia. En la fuente de su vida me detuve a beber la Vía Láctea hasta que sus gemidos la hicieron convulsionar.

Las flores en primavera son para admirarlas, olfatearlas, saborearlas y acariciarlas, no para estropearlas. Aunque el animal despierto quería imponer sus instintos, interpuse mi condición de asceta y me quedé contemplándola mientras Annette tiernamente entraba en los laberintos del sueño con una sonrisa angelical. Mi ensoñación al verla tan radiante me hizo meterme en su sueño para descubrir que estaba en Bratislava, compartiendo con su amiga Lianna la experiencia que acababa de vivir.

Teniendo como testigo el río Danubio y un barranco que conectaba con los Cárpatos, me volví brisa para repetir el recorrido por las hermosas tierras de Lianna junto con Annete hasta que sus gemidos se confundieron con el azul que se metió en el río y el viento que venía de las montañas.

Ya L. C. Vila me había dicho que el amor perfecto es el triangular. Según la teórica de Vila el hombre no tiene la

capacidad para satisfacer a las mujeres. La experiencia con Annette y Lianna lo confirmaba.

El sutil aleteo de una mariposa y el olor a frutas frescas me despertó para encontrarme frente a Annette, recién bañada con dulces fragancias que se sienten a las orillas del Váh, del Orava, del Hornád, del Slaná y del Danubio y quien febrilmente tecleaba en la computadora. Suavemente acaricié el oro de su cabellera mientras trataba de descifrar lo que escribía en la pantalla.

En eslovaco estaba chateando desde Tallahassee con su amiga Lianna que se encontraba en Bratislava y quien le pedía que ella también quería inmortalizar su primavera en las letras de ese otoñal escritor que andaba de gira por las universidades del norte de la Florida promoviendo su último libro de "Cuentos de vida, muerte y resurrección".

Constelación edípica

Al saltar a este mundo ayudada por una comadrona experta en menjurjes y brujerías, la criatura pegó un grito de terror que levantó de la silla al padre que esperaba impaciente la llegada de su primogénita.

Envuelto en una nube de sangre, añoraba el cielo recién perdido. La ira que tenía se la calmó el regazo de su madre que, sacando fuerzas de donde no las tenía, pidió que se lo dieran así: resbaloso, viscoso, amoratado.

Cada vez que lo apartaban de ella, su furia regresaba. Un cordón umbilical invisible, que no había roto con la pregenitalidad kleiniana, lo unía poderosamente a esa joven madre, todavía una niña para estar en esos trotes. Desde ese día la tierna señora ignoró al hombre que le había hecho insaciables cosas por donde había llegado su hermoso hijo. Decididamente cerró por completo toda posibilidad de ser manchada de nuevo.

El padre, que esperaba una niña, se llenó de celos superiores a los de Otelo y lo mandó matar. Quería evitar que unos sueños recurrentes, convertidos ya en pesadilla, se cumplieran. Supersticioso como era, gastaba una enorme fortuna visitando a un pitoniso que se anunciaba por la televisión al igual que Liberache. Dicho brujo le había pronosticado que el vástago primogénito lo reemplazaría luego de asesinarlo de un balazo y que su imperio levantado a pulso caería en bancarrota.

Los sicarios contratados para realizar el trabajo lo llevaron a una agencia de adopción que no sólo traficaba con material vivo sino con partes de gente que desaparecía. Ojos, riñones, hígados, piernas, brazos, ..., tenían buen precio en el globalizado mercado, pero los bebés dados en adopción superaban el mercenario pago entregado por el celoso padre.

Una pareja extranjera, que había tratado por todos los medios de tener un bebé, ofreció la suma más alta a través de eBaby.com, compañía especializada en subastas cibernéticas.

Desconocían que dicha compañía estaba siendo cuestionada porque varios de sus usuarios, dispuestos al desmembramiento, utilizaban sus servicios.

–Es mejor darse la buena vida con un ojo, una pierna y un pie, que vivir en ascuas de cuerpo entero, –decía un tuerto, manco y cojo que había rematado sus respectivas partes. Estas declaraciones las daba a una revista que se regodeaba en los chismes frescos de las clases pudientes. Con sus prótesis adquirió la elegancia inglesa que le abrió las sobornadas puertas a clubes de aristócratas, reforzada por el hecho de ser nuevo millonario.

El bebé creció en medio de mimos. Los padres dejaron de culparse el uno al otro de su infertilidad. Atrás quedaron los métodos de inseminación artificial, inseminación de semen capacitado, fecundación *In Vitro* e inyección intracitoplasmática de esperma. Todos los esfuerzos que antes habían realizado vanamente fueron concentrados en malcriar al niño. Desde el momento de levantarse, hasta el momento de acostarse, el infante imponía sus designios. En la tierra de la libertad y casa de los hombres bravos, el chico se crió aprisionado a sus caprichos: que no quiero ese cereal sino ese otro; que mejor Burger King; no

mejor MacDonal; al final Taco Bell. Haciendo lo que se le daba la real gana, llegó a la pubertad.

Incapaces de soportar ese bulto de desatinos, los padres decidieron regresarlo a su país de origen donde las necesidades que tienen que soportar la mayoría de sus habitantes forja gente dedicada, juiciosa, laboriosa, callada, dispuesta a vadear con el rebusque cualquier infortunio.

En la fría capital del altiplano se dio a la tarea de conocer los metederos dedicados al goce pagano. Por fin dio con un bar, en la zona Rosa, donde se reunían treintañeras clase alta a disipar el tedio que les daba la buena vida.

Fue amor a primera vista. Quedó prendado del espigado cuerpo de una hermosa mujer que conservaba intacto en sus medidas y frescura lo que había enloquecido al marido 18 años atrás. A ella le pasó lo mismo. El deseo platónico y hegeliano que había sido truncado al perder a su hijo, pareció renacer en sus entrañas. Creyó reconocer los profundos ojos negros de seminarista de su primo Orlando, apodado «el furioso», que la habían subyugado cuando empezaba a despuntar como mujer. Para evitar el incesto, que producía hijos con cola de cerdo en su endogámica familia, la separaron brutalmente de su primo y la casaron con un

desconocido. En el pasillo hacia el baño la besó apasionadamente.

–Vamos a otro lugar donde estemos solos –le dijo.

Caricias devoradoras recorrían el cuello de la treintañera. Sentía explotar una constelación de deseos enterrados y resucitados en todo su esplendor. No se dieron cuenta que un Mercedes negro SEL 560, vidrios ahumados, a prueba de balas, les chupaba rueda mientras se dirigían a un motel que quedaba en las afueras de la sabana.

Al llegar al lúbrico establecimiento, un hombre maduro, gordo, medio calvo, les salió al paso y les apuntó con un revólver. Acostumbrado a los juegos de Sega, Nintendo, Super Nintendo, Play Station 1, Play Station 2, Xbox, sacó la pistola que sus padres le habían empacado «por si las moscas». Un balazo certero atravesó el corazón del energúmeno que los amenazaba.

–Gracias mi vida –le dijo la mujer, –me has librado de un cerdo.

Esperó a que ella depositara unas flores que arrancó de un decoroso mirto para tapar el hueco que había dejado la bala. Al detener la hemorragia de sangre negra que brotaba como

manantial, con un guiño de ojo que brilló como centella, le agarró la mano y entraron al motel.

Sherezado

Luis Miranda me sugirió que leyera algunos cuentos de mi libro de “Cuentos de vida, muerte y resurrección” en la Librería Sésamo de Coral Gables con el fin de conseguir algunos pesos para no ser degollado por el sultán de la vida.

En su transformación ejecutiva luego de haberse cortado la cola, éste era uno de sus primeros pasos firmes con los que piensa lanzar al mundo de los bestsellers las obras de los que integramos la diáspora.

A las ocho de la noche ya el local estaba copado de muchos amigos que habían ido dispuestos a colaborar en el empeño. Comenzado el acto, se hizo presente una horda de personajes como salidos de Las mil y una noches. Ocuparon la mesa que Martha, disfrazada de concubina de harem, había servido con antojitos, uvas, nueces, vinos, y todas esas cosas que en los 50.000 emails que Luis había enviado aparecían con el sofisticado nombre de *hors d'oeuvres*.

La lectura de los cuentos pretendía despertar el interés de la audiencia para que comprara el libro. Cuando pensaba que ya era hora de dar por terminada la sesión, precisamente en el momento que estaba en su clímax, un sonido de cimitarras hizo temblar los *hors d'oeuvres*. Mientras se alisaban la barba, con miradas penetrantes los extraños personajes exigieron que siguiera con la lectura.

Un vago presentimiento había tenido la noche anterior cuando desde el bote bicicleta en que me monto para hacer ejercicios vi una luna árabe flotando en el infinito azul pascaliano. Llegué a sentir que el espíritu de Sherezada me invadía y en el leve sonido que el viento producía sobre las aguas del lago alcancé a distinguir que me susurraba al oído su promesa de acompañarme la siguiente noche en la presentación de mi libro.

Una semana antes también otra premonición había sentido el día que Fernando Piraquive, coordinador de la principal revista de cuentos en la red, me buscó en la Universidad de Yoayo donde dicto clases de literatura y me dio unas claves para "posicionar" (ese era su insistente verbo) mis cuentos en el mundo ciberespacial y de esa forma engordar el enjuto salario que se reflejada en mis carnes secas.

Cuando me encontraba leyendo el cuento "Voces sin voz", un súbito estremecimiento se posesionó de mí y me quedé mudo. Era como si el hechizo de la sacerdotisa del amor rondara en la tertulia contradiciendo su radical promesa de no participar en ningún evento donde estuviera presente el Cacique de Bolombolo. Tuve que recurrir a la ayuda del cacique, quien con voz impostada y pose de actor copiada de Víctor Mallarino, siguió leyendo otros cuentos hasta que volví a recuperarla al aspirar el vapor de un brebaje que luego me hizo beber el antropólogo Miguel Ángel Bernal quien lo aprendió de los chamanes del Amazonas.

Cuando el primer rayo de la madrugada se estrelló contra la ventana, los visitantes se miraron aterrados. En tropel salieron a la calle donde los esperaban sendas limusinas negras que montaron antes que la mañana los asaltara. En la calle los vimos alzar vuelo rumbo hacia el oriente.

Al querer entrar de nuevo a la librería ésta se había cerrado. Alguien que posiblemente había quedado embrujado por el nocturno arábico se le ocurrió decir lo que por lógica cualquiera hubiera dicho: ¡Ábrete Sésamo! Esa frase fue la llave que nos permitió entrar a la librería.

Asombrados, con las mandíbulas desencajadas como las de bobo detrás de tapia pueblerina, la vimos convertida en la cueva de Alí Babá, llena de baratijas que simulaban joyas y objetos preciosos.

Fiel a la nueva senda que se había trazado y dejando el asombro a un lado, Luis insinuó a los presentes que mi libro estaba a la venta.

Ocupados en satisfacer su curiosidad frente a esa infinita parafernalia arabesca, ninguno le hizo caso.

Divina terquedad

Cuando Dios se dispuso a crear el universo, otros dioses abúlicos voluminosamente empachados de gloria le dijeron, mientras acomodaban su panza, que se olvidara de eso porque bastaba y sobraba con el absoluto verbo guardado celosamente en el secreto diccionario.

Dios recordó que esas palabras eran las que habían retrasado su proyecto largamente contemplado en sus instantes eternos de ocio.

Haciendo oídos sordos a la necesidad de esos holgazanes se llenó de aire y después de lanzarlo al infinito gritó al caos que había desatado: ¡Hágase la luz! Y una luz lóbrega, apenas perceptible, hizo su aparición en el silencioso multiverso.

Como los desdeñosos dioses mayores lo abandonaron a su suerte, para paliar su soledad se copió a sí mismo utilizando un polvo enamorado. A esa criatura le dio un aditamento especial: un remedo del verbo sagrado que postula el cosmos.

Ahora ese golem, en su verborrea incansable que derrama a diestra y a siniestra, se autoproclama creador omnipotente y soberano.

Yo Soy Uno que lo dejé a la deriva. A veces, con dolorida frustración, hojeo los mamarrachos.

Elsoytú

Una nueva Venecia se abrió ante mis ojos. El cielo se contemplaba en esas aguas limpias que los habitantes cuidaban con amor. A pesar de ser un extraño en esas tierras, me había aventurado hasta los sitios más apartados, atento siempre al asalto pistolero que rondaba las esquinas. No tenía equipaje, sólo lo que llevaba encima y no sabía dónde iba a pasar la noche.

Unos muchachos que se encontraban en la calle no se inmutaron con mi presencia y continuaron con su ensayo de bailes y música cuando me les acerqué. Uno de ellos me preguntó si era amigo de

Elsoytú. No detectó mi turbada mentira cuando le contesté afirmativamente.

—Nos recomendó que lo recibiéramos —dijo otro de los chicos dejando la guitarra a un lado. Se levantó del puesto y me dio la mano con firmeza. El calor que emanaba era igual al de sus hospitalarios ojos. Seguidamente el chico y una hermosa adolescente me tomaron del brazo para ir en busca de Elsoytú.

La ciudad estaba llena de gimnasios, parques y escenarios rodantes donde chicos y grandes practicaban alegres. La música era como el ingrediente que los ejercitaba en la tranquilidad, ecuanimidad, reposo mental, armonía y ritmo. En secretos lugares del alma escondían todos esos dones que se manifestaban en sus graciosos movimientos de gacela. Esa *ataraxia*, propuesta por los griegos, cuestionaba mi zenonoica apatía.

Cruzamos por la plaza de mercado y las generosas vendedoras salieron a recibirnos. Recordé la película *El Padrino*, cuando la gente de buena gana se quitaba lo poco que tenía para dárselo al “don”. Viniendo del mundo de la realidad, imaginé que Elsoytú era un gran capo que imponía su dominio a punta de extorsión y de pistola. Me extrañaba la amabilidad de la gente. Todos me saludaban con cariño. Como Cristóbal Colón, me impresionaron

la limpieza de la ciudad y la pulcritud de sus habitantes. Parecían todos hijos de reyes.

Esa alegría desbordante me inundaba y una sonrisa se posó por primera vez en mi veterano rostro fruncido. Cruzamos la ciudad y llegamos al piedemonte de una montaña. A lo lejos se divisaba una cueva. Un hombre ciego como Homero salió a recibirnos. Con su mirada perdida hacia el horizonte auscultaba lo que se alejaba o se acercaba.

–Te presento al maestro que con cuentos breves nos ha enseñado a vivir en paz –dijo el arrobado guía señalando al anciano. La chica lo miraba con ese éxtasis que tienen ciertas jóvenes por los viejos sabios.

–Sabía que vendrías –me dijo mientras abría los brazos para saludarme.

De la cueva salía una energía que se confundía con la del profeta. Su enorme barba y su pelo largo, como uno de los mil colores de la nieve, le daban las características de un dios listo a ordenar el caos del universo.

–Si lo que te preocupa es dónde pasar la noche, aquí puedes

quedarte hasta cuando desees –dijo el ciego con voz dulce adivinando mi preocupación.

–La clave de la felicidad está en desear poco y agradecer que ese poco sea demasiado –me dijo al ver mi sorpresa luego de descubrir que no tenía nada que lo atara a este mundo. Mis lecturas adolescentes se concretaron al ver que esa platónica forma de vida de retornar a la primitiva simplicidad era la que vanamente habían postulado Diógenes, San Francisco, Saint Simon, Fourier, Tolstoi y Whitman.

En la cueva me quedé con él para amolar la piedra angular del pensamiento platónico. Durante centurias me dio las bases para liderar el cosmos. Aunque sólo tenía tres o cuatro libros todos descuadernados que de vez en cuando leía y releía, no me enseñó a encontrar en ellos el saber que anhelaba. Pacientemente resucitó en mí la curiosidad infantil perdida que me ayudó a captar en cualquier cosa, por insignificante que fuera, la sabiduría que infructuosamente había tratado de consultar en los anaqueles de las bibliotecas parciales y totales.

Ahora que veo llegar por el camino a ese escritor que busca por todos los medios cómo vivir del cuento, recuerdo el día en que

llegué afanoso buscando lo mismo. Un alivio me recorre porque sé que viene a reemplazarme.

Cuando murió mi maestro, la gente empezó a tratarme como si yo fuera Elsoytú. Ya para entonces había despertado convertido en profeta, con la barba larga y el cabello largo con el color de la ceniza, semejantes a los de mi maestro y al de los que nos precedieron.

Indice en français

José O. Alvarez, le pédagogue écrivain	9
La Soeur de Borinquen	11
Don du Pigeon	19
Exhibitionniste frustré	22
Anges de Slovaquie	27
Constellation Oedipienne	31
Schérazade	37
Entêtement Divin	41
Elsoytú	43
Indice en français	91

Índice en español

José O. Álvarez, el maestro escribano	49
La monja de Borinquen	53
El don de la paloma	61
Exhibicionista	65
Angeles de Eslovaquia	73
Constelación edípica	73
Sherezado	79
Divina terquedad	83
Elsoytú	85
Índice	93